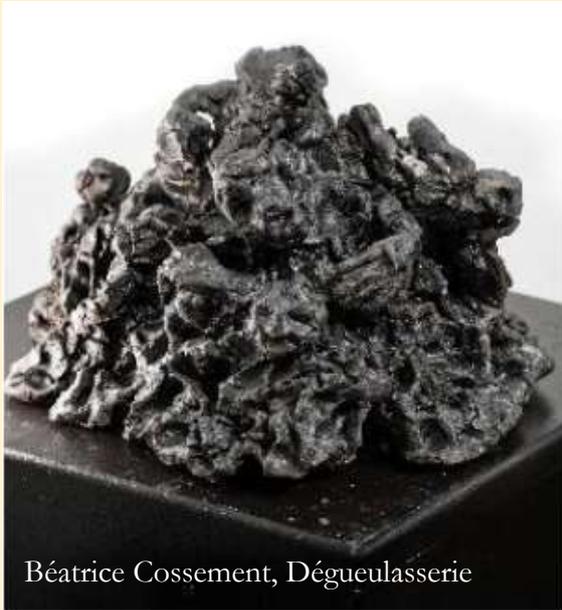


Philippe Blondeau

DU BALAI !



Béatrice Cossement, Dégueulasserie

« Dégueulasserie » : par cette légende, sans nul doute ironique, l'artiste nous invite à honorer ce qui en temps ordinaire est méprisé. Dans l'ordre du quotidien, la dégueulasserie est vouée au balayage. Dégueulasserie : du balai !

Honorons plutôt ici les balayeurs :
les noirs balayeurs de nos blancs quartiers
qui poussent au caniveau canettes et mégots,
les balayeurs mécanisés de nos supermarchés,
petites mains des grandes surfaces,
les balayeurs des cours et des allées
des couloirs et des cabinets.
Salut aux balayeurs de nos essuie-glaces
sous l'averse printanière qui dégouline
aux arbres agités par le vent,
balayeurs de l'ombre en été,
aux balayeurs de feuilles mortes
dans les tristes jardins d'automne,
aux balayeurs de neige improvisés
lorsque l'hiver nous tombe en miettes.
Salut aussi aux balayeurs futurs
car il faudra bien un jour se débarrasser
de tout cela qui nous encombre :
du trop plein, du trop perçu,
des vérités et des mensonges,
des petits rois et des grands chefs.
À tous ceux-là : du balai !
Saluons aussi les balayeurs d'un revers de main,
des objections, des reproches, des idées reçues,
et les balayeurs héros du covid
vite oubliés qui ne brillent que par leur absence
par temps de colère et de grève.
Salut enfin aux balayeurs de ciel
qui remuent dans l'espace toute une poussière d'étoiles.

Je veux rendre ici hommage à la balayette ainsi qu'à son grand ancêtre, le balai. On dira sans doute que c'est là un objet bien trivial et fort peu littéraire. Mon propos est de convaincre du contraire.

Mais je ne m'aventurerai pas seul sur ce terrain-là, et comment mieux commencer qu'en citant un vrai spécialiste, le balayeur Ludovic Franceschet, auteur de *Plus tard tu seras balayeur*, témoignage publié en 2022. Mais écoutons-le plutôt parler avec enthousiasme de son balai :
« Mais pourquoi tant de haine contre les balais ? Le mien est un artiste. Il virevolte du matin au soir, pour redonner à la plus belle ville du monde ses lettres de noblesse. Il en connaît chaque recoin, chaque aspérité, chaque blessure. Il remplit sa mission avec courage, abnégation et sens du devoir. Il est le prolongement de moi, et il me rend heureux. »

Avant lui, on doit à Léon Badu, petit poète symboliste injustement oublié (mais remis à l'honneur en son temps par l'excellente revue *La Passe*) ce sonnet du balai :

*Certains chantent l'amour, ses tourments et ses joies ;
D'autres chantent les bois et les vertes allées.
Quant à moi, plus modeste, je chante le balai
Qui au petit matin sur le pavé tournoie,*

*Qui purifie nos rues, nos places et qui nettoie
Indifféremment les chaumières et les palais,
qui rajeunit les sols du plus beau au plus laid,
Jusqu'au petit endroit que l'on oublie parfois.*

*Au manche du balai, une fille souvent
Officie, pourchassant jusqu'aux moindres poussières ;
Au manche du balai aussi une sorcière*

*S'agrippe, chevauche et vole de temps en temps.
Ainsi vont encore les petites balayettes
Qui dans les coins secrets font aussi place nette.*

*



Andrey Dimech, *Jugements*

Mais assez de poésie. Un peu d'histoire.

À l'inverse de René Magritte je déclare ici tout net : ceci est un balai.

Mais revenons quelque peu en arrière.

Dans la salle 331 de l'aile Sully, au Musée du Louvre, salle dédiée aux antiquités égyptiennes, on peut voir un balai, datant au moins du 10^e siècle avant notre ère. S'agit-il là du premier balai ? Sans doute pas, mais il y a là de quoi tordre le cou à la conviction que le balai serait une invention récente et qu'avant le dix-neuvième siècle l'humanité vivait dans un état de crasse méprisable. Eh bien non ! Au commencement était le balai et qui sait si, déjà, l'homme préhistorique ne balayait pas ses grottes. Des recherches sérieuses tendent à accréditer cette thèse. Les égyptiens, en tout cas, balayaient devant leur porte.

L'objet en question a été découvert lors de fouilles dans la région de Thèbes en 1939. Il est en fibre de palmier et mesure 96 centimètres ce qui en fait une sorte de compromis entre le balai et la balayette, qui obligeait sans doute à travailler dans une position courbée mais qui, en revanche, en fait un instrument idéal pour balayer son plafond.

Sachez aussi qu'à l'autre extrémité du spectre temporel le balai Nimbus 2000 d'Harry Potter, indispensable à la pratique du Quidditch et dont on peut se procurer la version de luxe pour la modique somme de 450 euros, ce balai Nimbus, donc, mesure lui aussi quelque 90 cm, avec une silhouette assez proche de celle de ses lointains ancêtres. On en a d'ailleurs une illustration dans un célèbre tableau espagnol du XVII^e siècle, peint par Herrera le vieux, « Le fabricant de balais ».

Bien sûr le balai magique prête à sourire – non sans raison sans doute. Il y a pourtant des choses tout aussi improbables ; je n'en citerai

qu'une. Comme le balai des sorcières cette chose se compose d'un manche où l'on se cramponne et d'une partie inférieure douée d'un mouvement autonome ; comme l'autre elle invite à se jouer de l'espace ; comme l'autre elle conduit aux pires débordements. Vous l'avez reconnue bien sûr : non, ce n'est pas le cheval-bâton, qui, paraît-il, connaît un regain d'intérêt, preuve de la triste tendance régressive de nos sociétés. Ce n'est pas le cheval-bâton, donc, mais c'est pire encore : c'est bien sûr la trottinette électrique.

Ces quelques préliminaires historiques étant posés, il faut savoir de quoi on parle et se tourner un instant vers la lexicologie. Empruntons donc notre définition du balayage au « Petit rimailleur illustré », initiative déjà ancienne de quelques auteurs bien inspirés, dont certains se souviennent encore.

« Si tu n'en fais pas plus, tu seras balayeur »,
c'est ce qu'on dit au cancre, lequel s'en fout, d'ailleurs.
C'est faire peu de cas d'un acte fort utile
car manier le balai n'est pas chose futile.
Le manche est banal, qu'il pilote ou qu'on l'avale,
mais les poils du balai, ce n'est pas si trivial :
il en est de chiendent, de genêt, de bouleau,
mais le balai de soie fait le meilleur boulot.
Balayer ne connaît ni les creux ni les bosses ;
balayer veut du plat, surtout au balai-brosse.
« Du balai, du balai ! » dit-on pour faire place nette
de tous les détritrus et toutes les sornettes.
Balayer c'est honnête quand c'est devant sa porte,
nettoyée des cafards, punaises et cloportes.
Balayer c'est encore marque d'autorité :
alors les objections n'ont plus droit de cité.
L'électronique aussi connaît le balayage :
du moteur à l'écran il faut être à la page.
Le balai du batteur est en délicatesse
avec la caisse claire plus qu'avec la grosse caisse.
Balayer en voiture, c'est une fin de course :
pas de quoi s'emballer, ni renflouer sa bourse.
Mais hisser les balais, c'est triompher sur l'eau
lorsque le concurrent traîne comme un ballot.
Rôtir le balai c'est signe de pauvreté ;
Balayer une mèche donne un air de beauté.
Balayer, dira-t-on, ce n'est pas bien sorcier !
Voire ! plus d'un apprenti qui s'y est essayé
S'y est cassé les dents et en fut pour ses frais.
C'est pourquoi balayer quelquefois nous effraie.

*

De Francis Ponge on connaît bien « le pain », « la cigarette » ou « le cageot ». En revanche on ne connaît pas « le balai ». Et pour cause : ce texte n'a jamais été publié. Pour quelle raison ? On l'ignore. Peut-être l'auteur a-t-il considéré que le balai n'allait guère avec les Ponge habituels. La chose avait tout pourtant pour que l'auteur prenne son parti : une existence quotidienne et presque triviale mais aussi un arrière-plan symbolique et une polysémie prometteuse. Peut-être l'auteur est-il resté mécontent de son essai ; il a été retrouvé néanmoins dans les archives de l'écrivain, au terme de longues et patientes recherches.

Catherine Marzack,
Fierté d'être vivant



Manié avec plus ou moins de fermeté par une main humaine (mais est-ce toujours si sûr ?), une chevelure inversée ne caresse que dalles et parquets. Mais coupée en brosse, ce n'est plus une caresse, c'est une rude friction qu'elle dispense au terrestre épiderme qui l'accueille. Emmanchée d'un long cou, cette tête à l'envers retrouve sa verticale à l'épaule du balayeur urbain, ou bien au fond de quelque placard où volontiers on la remise. Tête de loup ou tête à franges, elle vieillit comme ses humaines homonymes. Dans sa prime jeunesse en effet, le balai est fin et doux ; vers la fin de son service il se dégarnit et s'échevelle. D'un naturel mélancolique il travaille seul le plus souvent, de préférence aux heures désertes de l'aube ou du soir. Parfois le balai manque à l'appel. Celle-ci reste alors veuve et triste dans un coin de la chambre.

Bien sûr il y a le balayage pressé de la femme de ménage qui n'a pas que ça à faire, car le maître balayeur en veut pour son argent. Mais le vrai balayage, le balayage essentiel, voire existentiel, est lent, mesuré et contemplatif. Le balayage que l'on effectue par désœuvrement autant que par nécessité invite à méditer sur l'ordre des lieux et des choses. Ainsi l'on voit souvent un balayeur appuyé nonchalamment au manche de son outil, le regard perdu vers l'horizon du trottoir, évaluant scientifiquement le meilleur enchaînement de gestes à accomplir pour déplacer avec la plus grande économie de moyens la couche de poussière et les débris de natures diverses accumulés au fil des jours. Il y a donc une vraie poésie dans l'acte de balayer, qui suppose du temps, de la patience et qui invite à la méditation, voire à la mélancolie comme l'a si bien écrit le poète Jean Follain, évoquant avec tendresse les enfants balayeurs des écoles d'autrefois :

L'ordre

*L'écolier qui balayait la classe
à tour de rôle était choisi
alors il restait seul
dans la crayeuse poussière
près d'une carte du monde
que la nuit refroidissait
quelquefois il s'arrêtait, s'asseyait
posant son coude sur la table aux entailles
inscrit dans l'ordre universel.*

On comprend à la lecture de ce poème que balayer ne devrait jamais être une punition ou une corvée, comme le veut une certaine mythologie militaire, mais plutôt un privilège ou même un honneur.

*



Audrey Dimech, *Joie d'aube fraîche*

Même si ce n'est pas exactement le cas de cette chaussure, le cauchemar du balayeur fait parfois le bonheur du pauvre, du SDF ou du migrant, migrant à qui je dédie ce petit poème :

Monsieur Hixygregzed a un nom à coucher dehors
d'ailleurs c'est ce qu'il fait
depuis des jours depuis des mois
par temps de pluie par temps de froid
Monsieur Hixygregzed fait les trottoirs du 17^e au 18^e
du 19^e jusqu'au 20^e

parfois il trouve un veston encore alerte
une pomme presque intacte, une demi-baguette dans son étui à baguette

il cherche encore des souliers abandonnés
et un destin à sa taille

Monsieur Hixygregzed a une âme de rechange pour chaque frontière
et l'ancienne se froisse déjà
parmi les souvenirs qui lui crèvent les poches.

En réalité, Monsieur Hixygregzed et ses semblables n'ont plus grand-chose à se mettre sous la main car, en dehors des mégots et des papiers crasseux, les balayeurs n'ont plus guère d'incongruités à balayer. Il faut donc attendre le jour des encombrants pour espérer encore quelque heureuse découverte.

À l'heure industrielle en effet on ne balaie plus guère. Il y a bien là matière à philosopher car le passage du balai à l'aspirateur n'est pas qu'un simple progrès technique : c'est un changement de civilisation. On ne déplace plus ce qui gêne ou ce qui salit : on l'ingère, on l'assimile... Au temps du grand recyclage on ne balaie plus les ordures, on les collecte. À l'échelle supérieure, les ordures sont des encombrants. On les collecte aussi, bien que plus rarement. Or voici justement ce qui arriva un jour du ramassage des encombrants :

Tous les mois, un mercredi en fin de matinée, les services prévenants de la ville organisent le ramassage des « encombrants ». Dès la veille au soir on voit s'étaler sur les trottoirs vieux matelas et canapés crevés, cuisinières hors d'âge et chauffe-eau hors service. Depuis quelque temps on voit aussi Marcel. Chaque mercredi des « encombrants », il est devant sa grille, sur sa chaise, avec ses quatre-vingt dix ans et sa pipe à la bouche. Le spectacle le divertit. Et chaque mercredi des « encombrants » c'est le même scénario. « Alors, dit Marcel, vous ne me prenez pas ? – Mais non, Marcel, t'es pas encore assez encombrant... » Et les deux gars rigolent en remontant sur le marchepied du camion. Mercredi dernier, Marcel était tout recroquevillé sur sa chaise, la tête sur la poitrine. Les deux gars ont d'abord plaisanté ; puis ils se sont approchés pour le secouer. Mais Marcel n'a pas bougé. Sa tête a dodeliné comme un vieux coussin. Et ensuite, plus rien... « Dis donc, a fait l'un des éboueurs, on devrait peut-être l'emmener avec nous comme il voulait ». Il y a eu un moment de discussion un peu animée. Le chauffeur qui s'impatientait a klaxonné. Alors les deux gars ont pris la chaise et son occupant et les ont jetés parmi les vieux meubles et les ferrailles rouillées. Et tout cela est parti en brinquebalant joyeusement, vers le grand recyclage universel.

*



Valeur travail : en dehors des beautés de la technique que cette œuvre suggère indéniablement, elle nous invite à méditer sur l'aspect professionnel du balayage.

Professionnellement, le site « France-carrières » présente en ces termes le balayeur :

« Les balayeurs éliminent les déchets, les feuilles et les débris se trouvant dans les rues, au moyen d'équipements de balayage et de diverses machines. Ils consignent dans un registre les opérations de balayage effectuées, assurent l'entretien et le nettoyage de l'équipement utilisé, et le réparent si les interventions requises sont mineures. »

Par un souci louable du pluralisme, la personne illustrant cette page est une personne de couleur. Il existe un CAP de conducteur de matériel de nettoyage, malheureusement inactif à l'heure actuelle. Si vous êtes intéressé vous pouvez toutefois vous renseigner auprès du campus Veolia Seine et Nord.

Car le balayage requiert aujourd'hui des techniques plus ou moins sophistiquées. Mais on aurait tort de croire que la mécanisation est une innovation récente. En décembre 1873, il y a cent cinquante ans donc, dans le numéro 216 du *Portefeuille économique des machines, de l'outillage et du matériel*, M. Lockert, ingénieur civil, présentait ainsi une étude fort documentée sur le balayage mécanique. Ces quelques lignes vous prouveront que la machine décrite était intensément pensée :

« ... elle se compose d'un châssis monté sur deux roues et sur lequel est fixé l'arbre auxiliaire parallèle au balai portant le pignon d'angle qui engrène avec la grande roue d'engrenage calée sur l'essieu. Les deux extrémités du balai oblique sont maintenues par des bras rigides à oscillations libres. Le balai est aussi suspendu librement par son centre, à l'extrémité d'un levier à contre-poids qui lui fait équilibre. Enfin, le balai reçoit son mouvement, à l'une de ses extrémités, par un pignon entraîné au moyen d'une chaîne Gall, commandée elle-même par un autre pignon, monté sur l'arbre auxiliaire parallèle au balai et fixé au bâti. »

Beaucoup plus près de nous l'une des dernières innovations en matière de balayage mécanique est la motocrottes. En dépit de ses mérites évidents, elle a signé la mort d'un petit métier d'autrefois. Dans *Le Figaro* du 28 janvier 1893, le journaliste Léon Roux l'évoquait dans une page pleine de poésie :

Rue Xaintrilles, derrière l'église Jeanne d'Arc, demeure une pauvre vieille grand'maman qui nourrit sa fille et ses petites-filles de crottes de chiens cueillies à l'aube sur les avenues qui rayonnent de la place d'Italie. Le sac sur l'épaule, armée d'une cuillère à soupe, elle explore la chaussée, s'arrêtant près des arbres, des tas de sable, des amoncellements de cailloux. Elle sait que les toutous aiment la solitude pour vaquer à leurs petites affaires. Les chantiers de construction, les jardinets abandonnés sont pour elle de véritables champs d'or où la cueillette est toujours abondante. Elle trouve de petites crottes non pas dans le gazon, mais dans les recoins hérissés d'orties ou de chardons, ce qui fait croire que les chiens ont à cœur de ne point salir l'herbe courte où se roulent les gosses du quartier.

Arrivée chez elle, la ramasseuse entasse sa cueillette en un coin de la chambre où elle fait sa cuisine, dort et mange. La pièce est aussi propre que possible. Les murs sont ornés de vieilles chromos chamarrées de couleurs encore neuves et crues. Des photographies encadrées de bleu sont disposées en rayons autour d'un globe fêlé qui protège les fleurs mi-écloses d'un antique bouquet nuptial.

Chaque après-midi, la Mère-aux-chiens porte sa récolte aux tanneries qui ne travaillent que des cuirs fins. Elle vend sa marchandise au seau, quinze sous ou vingt sous, selon le cours et selon la saison.

Que devient la crotte ?

Des ignorants prétendent que les teinturiers s'en servent pour donner aux gants cette jolie teinte safranée ou beurre frais qui fut, il y a quelques années, si fort à la mode. Il n'en est rien.

Le mégissier qui achète la cueillette de la Mère-aux-Chiens verse dans une cuve trois seaux de crottes, plus quelques dix litres de jaunes d'œufs. Il brouille le tout comme pour la confection de quelque gigantesque omelette, puis remplit sa cuve d'eau après avoir enfoncé dans le mélange les peaux à travailler. Les cuirs de daim ou de chevreau sortent de là blancs comme lait et tout préparés pour la confection de petits souliers et des gants que des amoureux baisent dévotement.



*

En cas de grève le balayeur devient tout à coup essentiel. Il n'est jamais si visible que lorsqu'il n'est pas là. Son absence est remarquable et remarquée, au grand dam des gens bien élevés. Mais la grève des balayeurs réjouit aussi les esprits curieux et les poètes, comme Raymond Queneau à qui l'on doit ce poème :

Les boueux sont en grève

*c'est jour de grève des boueux
on a la chance de pouvoir ce jour-là
jouer au chiffonnier au chineur
au brocanteur qui sait même à l'antiquaire
il y a un peu de tout
le choix est difficile
entre la poupée sans yeux sans bras sans nez
la boîte de sardines qui a perdu en chemin toutes ses sardines
la boîte de petits pois qui a perdu en chemin tous ses petits pois
le devoir déchiré qui a décroché non sans mal un zéro
le tube de dentifrice qui a passé sous plusieurs compresseurs rouleaux
l'os l'arête le coton hydrophile*

*les poubelles baillent au soleil de midi
toutes pleines de choses bonnes à cueillir
pour celui qui sait*

*tout à coup on aperçoit là... là... là....
une œuvre d'art... d'art... d'art...
abandonnée là... là... là...
par un philistin ignare
et sur laquelle on saute dare-dare
parfois c'est la Joconde que l'on retrouve ainsi
parfois c'est la Ronde de Nuit
parfois la Vénus de Milo
parfois le Radeau de la Méduse de Théodore Géricault*

*mais ce n'est pas tous les jours grève
jour de grève des boueux*

À défaut de grève, on pourrait envisager au moins la trêve. Trêve de balayage. Alors la poussière s'accumulerait dans les coins, et surtout hors des coins. Elle sortirait de sous les meubles où d'habitude elle se cantonne, borderait les allées de nos pas dans les chambres où elle prospère tout naturellement. Habitée de multiples et infimes organismes, elle encouragerait les araignées qui installeraient librement leurs campings aux angles des plafonds. Miettes et reliefs divers feraient dans les cuisines de petits monticules à dispositions des rongeurs et autres hôtes imprévisibles. La trêve du balayage signerait ainsi le retour à l'origine et à l'essentiel, comme le marquent aussi, à leur façon, la mode de la yourte, le néo-tribalisme ou la toute récente extase devant l'intelligence exceptionnelle de la pieuvre. Revenons donc aux fondamentaux : trêve de balayage.

Patrick Masson, *Crépuscule à l'heure*



Parfois c'est en silence que souffle un grand vent. Qui donc habite ce remuement ? Un ange passe, peut-être ? Mais non, c'est plus malin. Un essaim de sorciers vole vers le sabbat. Ou bien encore c'est quelque OVNI, un convoi d'âmes extra-terrestres venu d'un astre inconnu. Alors l'homme a peur.

Se souvient-il des légendes de son enfance où défilaient bons et mauvais génies, où l'obscurité de la nuit était toute habitée de monstres volants ? ...

Il scrute le ciel ou pourtant rien ne paraît. Car même quand nous ne croyons plus en Dieu ni en diable, toujours quelque chose du ciel nous attire. Le vide de ces espaces immenses nous fascine et nous terrifie. Nous ne pouvons croire que ce tout ne serait rien. Pour en avoir le cœur net, certains vont dans la lune, d'autres épient les étoiles, certains, plus modestement, se contentent de balayer le ciel d'un regard inquiet.

Ils ne sont pas seuls dans cette vaine besogne. Le vent, grand nettoyeur des espaces aériens, balaie les plaines, ratisse les forêts ; parfois il s'emballe et c'est alors le grand coup de balai. Volent les chapeaux, mais aussi les toitures, les tôles mal vissées, les autos cabossées, et même les ailes du Moulin rouge... Quel Éole sournois, mû par quelle vengeance, a soufflé sur nous ce grand chambardement ?

Décidément, sous ce ciel menaçant, nous ne sommes que poussière.

Alors ? Alors, du balai !

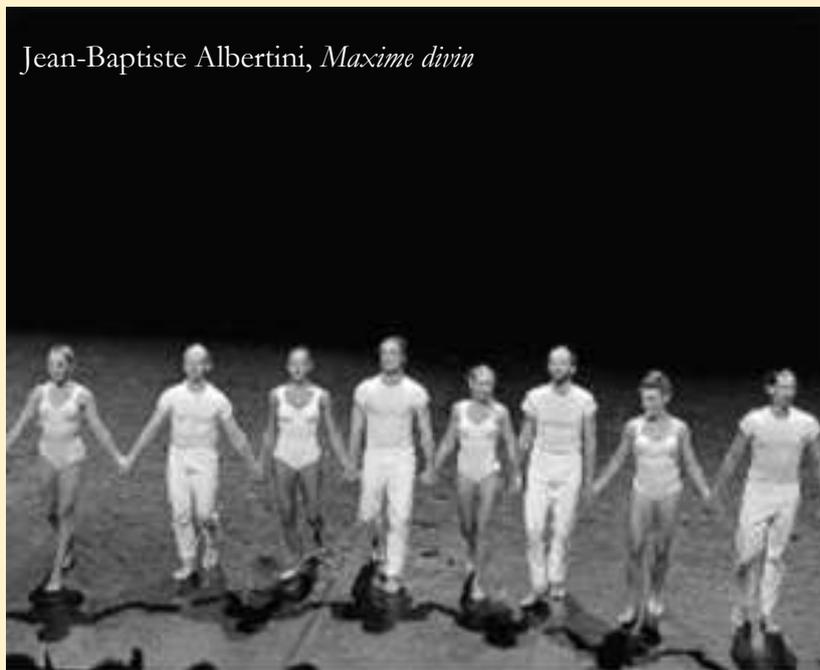
À l'horizon on peut voir à l'œuvre le balayeur de nuages. C'est Dieu, dit l'un ; c'est le réchauffement climatique dit un autre. Un troisième fait la synthèse : « Maintenant que vous avez empoisonné le ciel, Dieu est mort et la fin du monde approche. »

Il n'y a rien de tout cela car le balayeur de nuages n'est rien d'autre que l'incarnation visible du temps. Qui, mieux que lui en effet, par la contemplation paresseuse à laquelle il invite, nous donne à apprécier l'écoulement lent ou rapide – selon la circonstance – des secondes et des minutes ? Qui peut, mieux que lui, nous convaincre que le temps est une force qui fait avancer les choses sans nous, loin de nous ? Le balayeur de nuages, tel un danseur sur la corde de l'horizon, figure le grand nettoisement qui nous emportera et qui, en attendant, nous souffle au visage son haleine de vent.

*

Hélas elles sont bien loin les subtilités historiques, la poésie délicate et les facéties du balayage. Sans tomber dans la facilité démagogique, il est difficile de terminer ce parcours sans constater avec amertume que l'air du temps est au grand balayage. Un grand coup de balai : voilà ce qu'on nous promet.

Il serait grand temps de nettoyer car pour les hommes comme pour les choses le nombre signifie l'excès. Il s'agirait donc de revenir au strict nécessaire Vous allez voir ça... À sobriété économique, sobriété sociale aussi. Un grand coup de balai dans les chômeurs et autres nantis des HLM ; un grand coup de balai dans les migrants et autres indésirables ; un grand coup de balai dans les fonctionnaires et autres feignasses ; un grand coup de balai dans les écolos et autres empêcheurs de polluer en rond. Allez, allez, du balai... Un grand coup de balai à Gaza, un grand coup de balai en Ukraine. Allez, allez, du balai, du balai. Et même, s'il le faut, du karcher, ce balai aqueux, et même du canon à eau, du balai à gaz, allez, allez, balayez-moi tout ça... On va vous en donner de la propreté, vous allez voir ça. Pour être nette, elle va être nette la place ! Ça va balayer ferme, je vous le dis moi. Pas de tabou, on balaie tout, on balaie, on balaie. Du balai... !



Mais si, nous-mêmes, nous nous décidions à balayer collectivement ? Comme les faucheurs d'autrefois progressant lentement en lignes obliques sous les soleils d'été, nous avancerions dans les rues et rien n'échapperait à nos pas attentifs. Ou bien encore nous serions comme les semeurs balayant l'espace d'un geste large, balayant le vide pour le remplir de moissons futures. Sous nos pieds nous ferions table rase dans une lente progression dansante. Nous ferions table rase du présent comme du passé. Et ce seraient des millions de pieds qui battraient le pavé, qui s'y traineraient comme nos vieux pantalons à pattes d'éléphants ou, plus avant encore, les robes à balayette des dames des siècles anciens. Nous avancerions en lignes larges et derrière nous les rues seraient nettes et désertes. Et tous les pas réunis des milliards d'humains seraient comme les poils de gigantesques balais décidés à nettoyer la terre encombrée par des siècles d'incurie.
